

BTS

Français

Culture générale
et expression

Les animaux et nous :

Imaginer, connaître,
comprendre l'animal

Examen 2026

Méthodologie et conseils

Coordination Hélène Bieber



INTRODUCTION



« *Les animaux et nous : imaginer, connaître et comprendre l'animal* », tel est le nouveau thème proposé aux étudiants de BTS. cette année. L'actualité est effectivement riche en tensions autour de la place et de la figure de l'animal dans nos sociétés modernes. Avec l'émergence d'un parti politique animaliste, présent à tous les scrutins électoraux depuis une dizaine d'années, les actions dites « coups de poing » d'associations militantes comme L214, dont la viralité des vidéos est systématique ; l'apparition de « garderies canines » où on laisse son quadrupède, pour quelques heures, pendant la journée de travail, et non pendant les vacances¹ ou encore le fait que 55 % de la population détiennent un chien et/ou un chat² ; la place de l'animal aux côtés de l'homme semble grandissante. Dans le même temps, persistent des preuves d'une totale absence de considération envers les animaux : en 2024, 43 742 d'entre eux, abandonnés ou maltraités, ont été pris en charge par les 64 refuges et Maisons SPA³ (12 253 chiens, 28 547 chats et 2 942 NAC⁴, animaux de ferme et équidés). Chiffres auxquels s'ajoutent les preuves évidentes d'un rapport purement utilitariste à l'animal : environ 60 milliards d'animaux terrestres sont tués chaque année (pour notre alimentation ou des expérimentations scientifiques) et entre 500 et 1 000 milliards d'animaux marins sont sacrifiés pour notre consommation. Enfin, en 2007, on a évalué qu'une espèce d'oiseaux sur huit, un mammifère sur quatre, un amphibien sur trois sont en péril⁵. On le voit, le thème « les animaux et nous » suppose d'interroger les liens évolutifs, paradoxaux voire contradictoires que l'homme entretient et a entretenus avec tous les représentants de l'animalité.

La formulation du nouveau thème invite d'abord à interroger l'étymologie du substantif central : *animal*, avant de considérer rapidement les trois verbes à l'infinitif qui le complètent. Le terme *animal* est emprunté au latin *animal*, *animalis* qui signifie « être vivant mobile, doté du souffle vital » ; le terme est lui-même dérivé de *anima*, le plus souvent traduit par « âme ». Dès l'Antiquité, *animal* est opposé à *homo* (« homme »), pourtant il inclut déjà l'espèce humaine et exclut systématiquement les plantes. L'acception du terme est donc large dès cette époque. Au Moyen Âge, *animal* est d'un usage plutôt rare et savant, car on utilise plus volontiers le terme *bête* (du latin *bestia*) pour désigner les animaux que l'on côtoie, ceux de ferme ou d'élevage notamment. Malgré sa rareté d'usage, et tout comme *bestia*, *animal* acquiert rapidement une valeur

1. <https://www.lefigaro.fr/international/en-espagne-quand-les-chiens-prennent-la-place-des-enfants-20231107>.
2. <https://www.lechasseurfrancais.com/chien/plus-de-la-moitie-des-francais-possede-un-chien-ou-un-chat-97802.html>.
3. <https://www.la-spa.fr/articles/la-spa-dresse-un-bilan-2024-preoccupant-sur-la-situation-dans-ses-refuges/>.
4. NAC : acronyme qui désigne les Nouveaux Animaux de Compagnie à savoir ceux qui appartiennent à d'autres espèces que les animaux domestiques : rongeurs, lézards, serpents, tortues, etc.
5. Chiffres estimés par l'Union internationale pour la conservation de la nature.

d'injure légère, adressée à un être humain¹. Plusieurs noms d'animaux sont d'ailleurs utilisés dans cette acception : *chien*, *âne* ou *buse* notamment. Au ^{xvi}^e siècle, le terme *animal* prend le dessus, et dans un emploi plus général et plus didactique, il remplace peu à peu *bestia*. Pour autant, son usage est restreint dans la mesure où il ne désigne, le plus souvent, que les animaux dits supérieurs, dont les grands mammifères et les oiseaux. Les autres animaux bénéficient de diverses appellations génériques, comme poissons ou insectes. Si l'étymologie fixe rapidement le sens du terme *animal*, la place que celui-ci occupe dans le quotidien des humains évolue considérablement au fil des siècles. Pour mieux identifier ces modifications, le thème, tel qu'il est formulé, est complété par trois verbes à l'infinitif qui structureront cette introduction.

Imaginer l'animal nous invite à questionner les représentations que l'être humain s'est fait du monde animal et de ses incarnations. Bien avant d'être étudié scientifiquement, observé, pucé, ou ses déplacements modélisés, l'animal a été portraituré, inventé et sans doute rêvé. Depuis les grottes de Lascaux jusqu'aux tableaux de Rosa Bonheur en passant par toute l'héraldique européenne, les animaux font l'objet de représentations artistiques et artisanales, picturales, cinématographiques et littéraires. À ces occasions, l'homme leur prête souvent des traits, des comportements et des sentiments humains. Il conviendra donc d'interroger les raisons de ces transferts et projections, d'en interroger les principes et les finalités.

Mais l'homme a aussi entrepris de *connaître* de façon précise et exacte le monde animal dans sa diversité et sa complexité. L'histoire du lien entre l'homme et l'animal renvoie ainsi à ce processus permanent et évolutif d'élaboration de définitions et de nomenclatures afin de distinguer, classifier, hiérarchiser les animaux entre eux. Au fil de l'évolution des savoirs, au fil de l'évolution de la zoologie, au fil des changements d'échelle également (de l'observation macroscopique vers l'observation microscopique), au fil des changements méthodologiques (de l'empirisme à l'étude expérimentale), au fil enfin de la modernisation des techniques, les chercheurs n'ont eu de cesse de préciser et d'approfondir leur expertise du monde animal. Les conséquences sur les sciences vétérinaires, la biologie et l'écologie sont immense ; il conviendra donc de réfléchir à la façon dont l'évolution des savoirs impacte le lien entre l'homme et l'animal et remet en cause ce qui sépare l'animalité et l'humanité.

Enfin, *comprendre* l'animal, le dernier verbe qui déploie le thème de cette année, induit un rapprochement entre deux mondes. Il implique que l'homme saisisse ce qu'exprime l'animal, les causes et les raisons qui l'animent. Il s'agit aussi d'interroger notre capacité à faire preuve d'empathie à son égard, de l'apprécier à sa juste valeur, de participer à ses pensées, à ses espoirs, à son insatisfaction. *Comprendre* suppose également une prise de conscience de l'importance spécifique de quelque chose ou quelqu'un. La place de l'animal dans nos sociétés, des animaux dans notre quotidien

1. Rey, Alain et al. *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert, 1993.

touche en effet à l'éthique de nos habitudes et de nos choix, en particulier alimentaires, environnementaux, financiers, économiques et sociétaux.

Les nombreux questionnements sous-tendus par le thème de cette année convoque une bibliographie riche de 115 références littéraires, philosophiques, cinématographiques et plastiques. Cet ouvrage en présente les analyses.

I. Imaginer l'animal : le « bestiaire central¹ »

Michel Pastoureau, éminent médiéviste et auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire culturelle des animaux, explique que « la plupart des sociétés construisent leur imaginaire du monde animal autour d'un petit nombre d'espèces animales qui leur semblent plus remarquables que les autres et paraissent nouer entre elles des liens particuliers à la fois étroits et mystérieux ». Celles-ci forment une sorte de « bestiaire central » à partir duquel s'articule un vaste réseau de mythes, de légendes, d'images, de symboles et de rêves². Il explique que cette liste d'animaux s'est très probablement constituée dès la protohistoire ou la haute Antiquité, et a perduré sur une très longue durée. En effet, on sait que les sociétés de chasseurs-cueilleurs entretenaient un rapport ambivalent avec l'animal, à la fois source de nourriture mais aussi entité spirituelle. Nombre de peintures rupestres comme celles de Lascaux, Cosquer, ou bien encore de Pech Merle représentent des animaux magnifiés, mis en scène, suggérant une forme de culte. L'homme associe dès cette époque l'animal à bien d'autres choses que sa seule matérialité. Michel Pastoureau continue et précise que ce *bestiaire central*, organisé autour d'un noyau primitif, mêle des animaux à la fois sauvages et indigènes : l'ours, le loup, le sanglier, le cerf, le renard, le corbeau, l'aigle, le cygne et le serpent. L'historien identifie l'ajout d'animaux domestiques : le taureau, le cheval et le chien, puis, plus tard, le porc, l'âne, le coq et quelques autres. Il précise enfin que cette liste est complétée par une créature de fiction, le dragon, ainsi que trois animaux exotiques : le lion, l'éléphant et le singe. Selon lui, une vingtaine d'espèces joue donc un rôle de premier plan dans l'histoire culturelle européenne. L'omniprésence de leurs représentations fonde de larges pans de notre culture et, en concrétisant notre vision du monde, structure notre imaginaire.

1. À l'Antiquité : entre prédation et sacralisation

Les animaux sont très présents durant l'Antiquité gréco-romaine, notamment parce qu'on chasse abondamment, soit en milieu naturel, mais aussi dans l'arène, en complément des spectacles de combats de gladiateurs. Dès cette époque, les

1. Notion de « bestiaire central » fondé par François Poplin dans son séminaire du muséum d'histoire naturelle (1990-2010).

2. Pastoureau, Michel. *Le Corbeau. Une histoire culturelle*. Paris, Éditions du Seuil, 2021.

animaux sont considérés comme inférieurs à l'homme car ils ne possèdent pas de raison. On leur reconnaît néanmoins sensibilité, force ou ruse, par exemple. Nombreux sont les sarcophages où sont représentées des scènes de chasse dans lesquelles lions, sangliers ou cerfs figurent en bonne place. L'historien Jean Trinquier¹ explique la prédilection pour l'image du chasseur de sanglier car elle attire l'attention sur « la vertu virile » associée à cette scène : l'Antiquité gréco-romaine tend à conférer les qualités (ou défauts) du chassé au chasseur. Il est parfois difficile de faire la part entre les figurations des chasseurs véritables et celles qui ne sont que la transposition de mythes. En effet, la culture gréco-romaine regorge de héros comme Méléagre ou Hippolyte, ce fils de Thésée qui avait la passion de la chasse, ou encore Adonis qui périt sous les coups de boutoir d'un sanglier. À travers des récits clés de la tradition littéraire, des anecdotes célèbres et des scènes récurrentes de l'histoire romaine se forge de façon systémique la symbolique animale. Ainsi, les Oies (*anser*) du Capitole auraient-elles donné l'alerte contre une attaque gauloise ; la Louve (*lupa*) emblématique de Rome se présente comme la mère nourricière et protectrice ; le Pivert (*picus*) de Mars (Dieu vu comme un défenseur des cultures et des troupeaux) annonce la pluie bienfaitrice. Nombre de ces animaux, érigés en allégories d'une ville, d'une qualité ou d'un événement, incarnent des intermédiaires entre les dieux et les hommes. Spécialement, certains oiseaux participent aux actes divinatoires : tout comme on lit dans la répartition des grains de farine, on décèle dans leurs vols des présages, heureux ou malheureux. L'art de l'ornithomancie se constitue en technique divinatoire particulière. Le plus célèbre des oiseaux oraculaires (avec les coqs, les poulets et les oies) reste le corbeau. Car, à cette époque, il est identifié comme le plus intelligent de tous les oiseaux mais aussi parce qu'Apollon, principal dieu-devin du monde gréco-romain, parle par son intermédiaire. Durant l'Antiquité, les animaux possèdent une capacité à signifier, peut-être à agir, influencer ou activer les destinées humaines. À ce titre, leur présence est interprétable : ils deviennent des symboles dont les hommes s'emparent. Une conception segmentée du rapport entre l'homme et l'animal peut alors se déployer : d'un côté, des animaux sacrés et sacralisés car porteurs de présages ou messagers des dieux, et de l'autre, les animaux, négligés voire méprisés, qui sont utilisés pour le travail, le divertissement ou les transports. Entre les deux, on trouve les animaux consommés, souvent offerts en offrande aux dieux. Cette tripartition sera fortement remise en question au Moyen Âge.

1. Jean Trinquier est maître de conférences dans le Département des sciences de l'Antiquité de l'École normale supérieure. Ses recherches portent sur les relations entre les sociétés humaines et les animaux dans l'Antiquité. Il a notamment travaillé sur les pratiques cynégétiques romaines et sur les chasses-spectacles, ou *venationes*.

POUR APPROFONDIR

- Ésope, *Fables*
- Homère, *Odyssée*, chant xviii
- Ovide, *Les Métamorphoses*
- Michel Pastoureau, *La Baleine. Une histoire culturelle*
- Michel Pastoureau, *Le Corbeau. Une histoire culturelle*
- Michel Pastoureau, *Le Loup. Une histoire culturelle*
- Michel Pastoureau, *L'Ours. Histoire d'un roi déchu*
- Michel Pastoureau, *Le Taureau. Une histoire culturelle*
- Fresques de la grotte de Lascaux

2. Au Moyen Âge : « penser symboliquement l'animal¹ »

Le Moyen Âge chrétien place l'animal sur le devant de la scène car « le christianisme est [pour lui] l'occasion d'une véritable promotion² ». En effet, les pères de l'Église puis les théologiens sont prolixes sur les animaux et considèrent qu'il faut opposer le plus nettement possible l'homme, créé à l'image de Dieu, et la créature animale, soumise et imparfaite, voire impure. La Bible apparaît comme un immense recueil d'histoires naturelles dans lesquelles certains animaux jouent un rôle de premier plan. Et, de fait, se retrouvent en bonne place dans l'iconographie chrétienne : le « serpent » de la Tentation sous forme d'un dragon à tête féminine ; le bélier du sacrifice d'Abel ou d'Abraham ; les vaches du rêve de Pharaon dans le cycle de Joseph ; le lion terrassé par Samson ; l'ours et le lion vaincus par David. Représenter ces « animaux vedettes » de l'Écriture constitue une sorte d'exercice obligé pour tout imagier du Moyen Âge qu'il soit sculpteur, peintre ou enlumineur³. Il s'agit de façonner les esprits selon les valeurs de l'Église et de faire définitivement oublier les cultes païens. Comme ceux-ci s'appuyaient souvent sur des figures animales, mettre en scène des hommes de Dieu plus forts que les animaux sauvages contribue à affaiblir la vénération qu'on leur portait. Ainsi l'ours, célébré par les Grecs mais aussi les tribus du Nord de l'Europe ou bien encore le loup, figure tutélaire romaine, se retrouvent-ils en figures dominées par les Saints dans divers récits apologétiques. « L'ours porteurs des bagages de l'homme de Dieu en voyage devient même un *topos* de l'hagiographie médiévale⁴ ». Quant au loup, il est figuré en prédateur des brebis, incarnation des premiers chrétiens. Toujours pour lutter contre les religions païennes, le taureau, figure mythique du Minotaure, intègre la représentation traditionnelle du Malin qui affiche rapidement les éléments

1. Dan Sperber, « Pourquoi les animaux parfaits, les hybrides et les monstres sont-ils bons à penser symboliquement ? » in *L'Homme*, 1975.

2. Éric Baratay (dir.), *Les Animaux dans l'histoire*, Paris, Tallandier/L'Histoire, 2023.

3. Michel Pastoureau, « L'animal », dans J. Dalarun (dir.), *Le Moyen Âge en lumière*, op. cit., p. 65.

4. Pastoureau, M. « L'Ours : histoire d'un roi déchu ». *Natures sciences sociétés* (Montrouge) 15.4 (2007).

suivants : « cornes taurines, queue terminée en pinceau et pieds fourchus¹ ». Dans cet élan d'édification, l'animal devient le « lieu privilégié de toutes les métaphores et de toutes les comparaisons² ». Porteur de sens dans les représentations médiévales, les animaux sont pour l'homme soit des exemples à imiter, à l'image de l'oiseau ou de l'agneau, soit des contre-exemples, des repoussoirs, car incarnations de la tentation ou de l'esprit malin.

En Europe, tout au long des ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles, certains textes évoquent la figure particulière de François d'Assise, comme un grand admirateur de la nature. On chante ses louanges et quelques anecdotes révèlent que l'homme fait attention à ne pas marcher sur les vers de terre, rachète à des bergers plusieurs moutons destinés à la boucherie ou fait l'acquisition d'une brebis égarée au milieu d'un troupeau de chèvres et de boucs. Il s'agit là, encore une fois, d'hagiographies destinées à idéaliser un personnage pour sa sainteté et son dévouement religieux et non pas d'exactitudes biographiques : « François est décrit comme faisant attention aux vers de terre car ces derniers, rampant au sol, sont des figures de l'humilité ; il s'émeut du sort de la brebis car c'est tout à la fois le reflet de l'innocence christique au milieu des méchants – selon l'image de l'Agnus Dei – et le membre du troupeau des fidèles. »

Certains médiévistes notent toutefois la persistance de traits de paganismes. Ainsi, nombre de personnes pouvaient prendre un prénom tiré de celui d'un animal (Léo [le petit lion], Léonard [le lion fort], Arthur [le petit ours], Ursule [Petite Ourse]). Tous ces prénoms portent la trace de l'admiration portée à ces animaux, sauvages ou domestiques. Et ce, malgré l'image que l'Église a pu en donner. Les hommes et les femmes du Moyen Âge savent parfaitement observer la faune (et la flore) et pratiquent déjà les compilations, les bestiaires, les encyclopédies et les calendriers rédigés et illustrés avec une intention didactique voire classificatoire. Mais, « ils n'ont guère l'idée que cette observation ait un rapport avec la connaissance. Celle-ci ne relève pas tant de la physique que de la métaphysique. Le réel est une chose, le vrai en est une autre, différente, plus importante et se situant sur un autre plan³ ».

1. Michel Pastoureau, *Le taureau, Une histoire culturelle* Seuil, « Beaux livres », 2020.

2. Michel Pastoureau, « Le bestiaire symbolique du Moyen Âge » in *Les Animaux dans l'histoire*, E. Baratay, Tallandier, 2023.

3. Michel Pastoureau, *Bestiaires du Moyen Âge*, Seuil, 2011.

POUR APPROFONDIR

- Anonyme, *Roman de Renart*
- Maylis Adhémair, *La grande Ourse*
- Herman Melville, *Moby Dick*
- Michel Pastoureau, *La Baleine. Une histoire culturelle*
- Michel Pastoureau, *Le Corbeau. Une histoire culturelle*
- Michel Pastoureau, *Le Loup. Une histoire culturelle*
- Michel Pastoureau, *L'Ours. Histoire d'un roi déchu*
- Michel Pastoureau, *Le Taureau. Une histoire culturelle*
- Robert Bresson, *Au hasard Balthazar*
- Jean-Marc Rochette, *La Dernière Reine*
- Jean-Marc Rochette, *Le Loup*
- Jean-Philippe Stassen, *Déogratias*
- Bestiaires médiévaux
- Henri Rousseau, *Le Rêve*

Le Moyen Âge ancre l'animal dans l'ordre divin de la Création et place l'homme à son sommet. Dans les imaginaires, s'installe alors sa fonction symbolique, allégorique chrétienne tandis qu'au quotidien, s'intensifie sa domestication : des chiens pour la chasse, des chevaux pour l'agriculture et le transport et des bœufs pour le labour.

3. Chimères, animaux hybrides et *topos* de la métamorphose

Durant les 1 000 ans que dure le Moyen Âge, le monde est le livre de Dieu ; tout ce qui s'y trouve est susceptible d'interprétations symboliques qui prennent un sens dans un ordre théologique. Mais au cours des ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles, l'esprit profane gagne du terrain et d'autres systèmes d'herméneutique se mettent en place : les mêmes animaux passent ainsi de bestiaires bibliques à bestiaires courtois dans le cadre de la *fin'amor*. Pour étoffer les possibles et nuancer les propos et l'analyse, les auteurs et les artistes recourent de plus en plus aux animaux fabuleux. Parmi eux, la *serre*, sorte de poisson ailé, entre dragon et oiseau. Elle se constitue en métaphore pour figurer le rival qui n'aime guère la Dame mais en est aimé. Dans *Le Bestiaire d'Amour*, Richard de Fournival décrit longuement le déplacement imprévisible de l'animal qui course les navires puis brutalement plonge au fond des mers. Il s'agit en fait d'une mise en garde, car le rival, tout comme la serre, finit toujours par abandonner sa poursuite.

Des animaux fantastiques naissent donc de l'imagination des hommes. Durant l'Antiquité, on les nomme des chimères ; on en trouve des représentations sous forme de sculptures (en pierre généralement en Égypte et en Grèce, en céramique et en bronze chez les Étrusques), mais surtout sous la forme de dessins qui décorent les objets en céramique comme les vases grecs. La Chimère est un animal composite, imaginaire, mélange de plusieurs animaux. Initialement, chacune des parties de la

Chimère correspond à un animal qui, dans la société à filiation matriarcale des Achéens, préfigurait aux trois âges de la vie, et d'une femme en particulier : l'âge d'avant la puberté (le lion), l'âge de la maturité (la chèvre) et l'âge après la ménopause (le serpent).

Au Moyen Âge, les animaux hybrides se multiplient : griffons, basilics, licornes sont représentés. Ils proviennent d'une part des légendes populaires peuplées de loups-garous ou autres changelins¹ mais, mise en scène par l'Église, la créature hybride permet de figurer la déchéance vécue en conscience. Ces animaux fantastiques traduisent la chute de l'humain vers une condition animale où le Mal est à l'œuvre. Ils traduisent la crainte diffuse de ce que l'on pourrait nommer une « bête intérieure » qui, guidée par ses seuls instincts, se livrerait à la chair, la luxure et la concupiscence. Comme le chrétien ordinaire n'a pas la force d'un Saint, cette figure animale lui rappelle la nécessité de maîtriser ses plus bas instincts. Très présents sur les bas-reliefs des portails d'église, ces animaux figurent des hommes écartés du Salut éternel. Souvent sculptées en cours de transformation, ces créatures perdent l'apparence humaine et, selon des procédés zoomorphes dont la zoocéphalie (souvent dans le cas du singe, du porc ou du bouc), figurent le péché originel².

Cette métamorphose symbolise la déchéance parce qu'elle s'appuie sur une vision chrétienne du monde, mais d'autres métamorphoses, dans la littérature ou bien au cinéma, ont permis de questionner plus largement la frontière entre humanité et animalité. Si le monde animal est un repoussoir au Moyen Âge, il en va différemment à d'autres époques. La plus célèbre des transformations de l'homme en animal est sans doute celle que relate Kafka dans son court roman du même nom. L'insecte immonde de l'auteur défie les descriptions naturalistes : ce « scarabée géant » est aussi pourvu de paupière, de narines et d'une tête mobile. La métamorphose de l'humain en cloporte est sujet à de nombreuses interprétations divergentes. Beaucoup s'accordent sur l'allégorie d'une révolte individuelle contre une certaine société, le refus de mener une existence dépourvue de sens, et ce notamment à un niveau professionnel. Ce renversement complet dans lequel l'animal fait découvrir l'inhumanité qui est en l'homme peut aussi guider notre lecture. Parce qu'elle offre de multiples interprétations et vient questionner le propre de l'homme, la métamorphose se constitue en *topos* littéraire et cinématographique. Ainsi, le roman de Marie Darrieussecq, dans lequel une femme se transforme en truie, ambitionne-t-il de questionner la place du corps des femmes dans la société. Ainsi le film *Règne animal*, dans lequel une épidémie transforme les humains en animaux sauvages, questionne-t-il, notamment, notre capacité de tolérance.

1. Leurre laissé par les fées, trolls et elfes à la place d'un nouveau-né qu'elles enlèvent. Il s'agit d'une figure du folklore européen.
2. F. Thénard-Duvivier, « L'hybride : image d'une altérité ambiguë (Antiquité et Moyen Âge) », dans A.-M. Granet-Abisset et D. Rigaux (dir.), *Image de soi, image de l'autre*, Grenoble, UMPF-MSH, 2010, p. 239-258.

POUR APPROFONDIR

- Marie Darrieussecq, *Truismes*
- Ovide, *Les Métamorphoses*
- Franz Kafka, *La Métamorphose*
- Franz Kafka, *La Taupe géante*
- Charles Le Brun, *Deux têtes de chat et quatre têtes d'hommes en relation avec le chat*
- Thomas Cailliet, *Le Règne animal*
- Exposition virtuelle, « *Sublimes animaux* »

Dans un certain nombre de formes littéraires, le récit se passe après que la métamorphose a eu lieu. Ainsi, dans les fables ou un certain nombre de dystopies, les animaux ne sont plus en phase d'hybridation mais agissent, réagissent et s'expriment comme des humains.

4. Une zoologie satirique : fables et dystopies

Les plus connues des fables françaises sont sans aucun doute possible celles de La Fontaine. Inspiré par Ésope, il parvient à réunir « une ample comédie à cent actes divers/et dont la scène est l'univers. » Le fabuliste se campe en peintre animalier, mettant en scène tant les animaux des bois (le corbeau, le cerf et le renard) que ceux des champs (comme le rat ou le lièvre). Selon la loi du genre, il les travestit en êtres humains pour leur faire incarner les travers et les vices qu'il entend dénoncer. À leurs côtés, les humains (maris, courtisans, bûcherons) sont tous également croqués et caricaturés. En moraliste, La Fontaine se fait peintre des sociétés et des âmes humaines, des mœurs aussi. Le second recueil en particulier pousse plus loin le principe d'humanisation de l'animal qui parle, raisonne, juge et sert à instruire les hommes à travers les leçons des fameuses morales. L'animal incarne alors un travers humain, le type d'une classe sociale et, couplé à l'animalisation des hommes, conduit à une satire, souvent virulente, du monde de l'époque. Ce genre littéraire particulier se donne à lire comme un mode de contestation, de revendication et tente de contrebalancer les pouvoirs établis (Ésope était un esclave ; La Fontaine est un esprit indépendant). « Pour transmettre sa morale, le fabuliste passe par le détour de la fiction et du travestissement animal¹ ». Au lecteur d'agréger les informations, selon le principe en vigueur de l'allégorie. À l'époque de La Fontaine, inspiré par Descartes, on défend la théorie des animaux-machines, dépourvus d'âme. « Pendant l'Ancien Régime, la pensée chrétienne continue de forger la relation aux animaux, favorisant "l'indifférence". L'animal est certes considéré comme un "corps animé, qui a du sentiment et du mouvement" (Furetière) mais demeure "outil, divertissement, spectacle,

1. Lebrun, Marlène. *Regards actuels sur les Fables de La Fontaine*. Presses universitaires du Septentrion, 2000.

nourriture” ». L'affection à son égard est « suspecte », l'analogie homme-animal négative : « On appelle par *mespris*, *animal*, une personne stupide & sans esprit », lit-on dans le Furetière¹. « La ruse du renard, l'hypocrisie du chat, l'incarnation du courtisan par l'ours, le tigre ou le loup, du belliqueux par le coq, de l'homme du peuple par le chien, la chèvre ou le lapin ; toutes ces humanisations systémiques des animaux contribuent à forger le sens politique des *Fables* de La Fontaine. Mais si le fabuliste est parfois capable du croquis très juste d'un animal avant de le lancer dans une aventure (souvenons-nous du héron » au long bec emmanché d'un long cou », il développe très peu de *topoi* purement animaliers, » tant l'analogie avec l'homme est paradigmatique² ». Elodie Ripoll note que seuls quatre phénomènes typiques des animaux sont présents chez le fabuliste : « la dévoration, la faim, les bruits et les interactions des animaux de compagnie avec leurs maîtres ». En dehors de ces comportements, chez La Fontaine, les animaux élisent des rois, se trompent et se dupent, se battent en duel pour une femelle. Les animaux âgés font preuve de sagesse et de prudence alors que les plus jeunes sont marqués par la naïveté. Elle identifie là ce qu'elle nomme des « calques rapides » c'est-à-dire des situations au cours desquelles les animaux se comportent exactement comme le feraient des hommes.

Dans un autre genre littéraire, la dystopie, on retrouve également cette puissance allégorique de l'animal pour incarner les caractères et les statuts humains. Les animaux occupent une place significative dans les récits dystopiques, servant de vecteurs puissants pour développer une critique sociale et politique plus fouillée que celle des fables. Dans des œuvres telles que *La Ferme des animaux* de George Orwell, les animaux anthropomorphisés incarnent des figures humaines pour satiriser des régimes politiques totalitaires. Cette dystopie, qui dépeint une révolte d'animaux contre leurs oppresseurs humains, sert de métaphore pour critiquer la révolution russe et le stalinisme. Dans ce cadre, l'animal permet d'évoquer des peurs collectives et dérive sociétales typiquement humaines. En effet, l'utilisation d'animaux permet à Orwell de dénoncer les dérives du pouvoir et les mécanismes de manipulations politiques propres aux régimes totalitaires. Certains récits vont même jusqu'à remettre en question l'anthropocentrisme et bousculent les représentations traditionnelles d'une humanité supérieure à l'animalité. Dans *La Planète des singes* de Pierre Boule, les humains sont subordonnés aux animaux, plus intelligents.

1. Ripoll, Élodie. « Existe-t-il des *topoi* spécifiques aux animaux ? » *Topiques, études satoriennes/Topoi Studies, Journal of the SATOR*, volume VII, numéro 1, 2023.

2. *Ibid.*

POUR APPROFONDIR

- Savinien de Cyrano de Bergerac, *Histoire comique des États et Empires du Soleil* (le royaume des oiseaux)
- Rober Merle, *Un animal doué de raison*
- George Orwell, *La Ferme des animaux*
- Verne, *Vingt Mille lieues sous les mers*
- Vercors, *Les Animaux dénaturés*
- Peter Jackson, *King Kong*
- La figuration animale dans les cartoons américains.

En imaginant les animaux, l'humain les a très longtemps anthropomorphisés, c'est-à-dire conçus à son image. En leur prêtant des intentions, des réflexions et des réactions typiquement humaines, en leur prêtant la parole aussi, il les a considérés comme des moyens d'accéder au sens caché. Le symbolisme et la puissance allégorique de l'animal ont été, à partir de la préhistoire, l'instrument privilégié pour se faire comprendre des populations peu instruites, puis déployer une culture et des valeurs chrétiennes, inviter à réfléchir sur des morales contradictoires, construire une critique politique virulente. Le point commun de toutes ces représentations imaginaires de l'animal reste l'anthropocentrisme, à savoir le fait de placer l'être humain au centre et au sommet du monde.

II. Connaître l'animal : de la zoologie à l'éthologie

On nomme la science de l'animal la zoologie. Extrêmement tributaire de l'évolution des techniques d'observation et d'expérimentation, cet ensemble de savoirs s'intéresse aujourd'hui au rôle précis de chaque animal dans l'écosystème ou bien encore à l'action des populations dans un biotope, mais il n'en a pas toujours été ainsi. En effet, l'histoire de la connaissance des animaux n'a pas été uniquement celle de leur découverte, mais celle « de théories philosophiques, théologiques, scientifiques se succédant et s'affrontant. D'où de nombreuses hésitations et conceptions variées de l'animal. Les humains ont sans cesse navigué entre humaniser et chosifier l'animal¹. » La connaissance de l'animal a très longtemps autant participé de la dogmatique que du scientifique.

II.1. Avant la théorie évolutionniste : créationnistes, dualistes et gradualistes s'opposent

Les toutes premières classifications du monde animal reposent probablement sur des appréciations simples : longueur, largeur, proportions, comestible, indigeste, nocif,

1. Éric Baratay (dir), *Les Animaux dans l'histoire*, Paris, Tallandier/L'Histoire, 2023.

terrestre, aquatique, enfoui, piquant, *et cetera* : « Les animaux ont dû être classés à l'origine en fonction de leurs rapports avec l'homme et, en réponse avec ses besoins essentiellement agricoles, proies parasites, auxiliaires des cultures, prédateurs susceptibles d'élevage puis d'une productivité améliorée, à protéger ou à combattre¹. »

Jusqu'à la Renaissance, la connaissance scientifique du monde animal s'appuie essentiellement sur ses précurseurs de l'Antiquité. Parmi eux, Aristote distingue les animaux « avec sang » et « sans sang », sensibles et non sensibles, spontanément mobiles ou non. Il définit sommairement un certain nombre de grands groupes zoologiques dont les mammifères, les oiseaux, insectes ou poissons. Dans le même temps, les médecins, dont Galien, entreprennent de décrire les mammifères en s'intéressant à la génération des êtres vivants. Pour l'auteur de *Parties des animaux*, l'animal a une vie purement sensitive. Privé de parole, il n'exprime que peine ou plaisir et s'il est capable de construire une œuvre en commun (comme les abeilles ou les fourmis), privé de *logos*, il ne raisonne pas. Mais jusqu'à la Renaissance, la connaissance de l'animal s'appuie également sur l'*Ancien Testament* dans lequel on retrouve le fondement théologique de la séparation entre l'homme et l'animal. En effet, le récit de la Création stipule qu'au quatrième jour, Dieu crée les animaux aquatiques et les oiseaux ; au cinquième jour, les animaux terrestres. Le lendemain Dieu dit « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre². » Ceux qui s'en tiennent à ce récit pour statuer sur la connaissance de l'animal sont dit créationnistes.

Durant cette longue période, qui va de l'Antiquité au ^{xvii}e siècle, on trouve déjà une opposition entre les dualistes, qui séparent le monde en deux catégories bien distinctes (homme *versus* animal) et les continuistes, opposés à cette idée de frontière. Ainsi, chez les Grecs antiques, tout ce qui vit est pourvu d'un principe vital, la psyché (traduit par âme, du latin *anima*). Dans le *Traité de l'âme*, Aristote explique que la plante, qui n'est capable que de se nourrir et de se reproduire, est douée d'une âme végétative tandis que l'animal, qui possède sensation, désir et mouvement, est doté d'une âme sensitive. De son côté, l'homme a une pensée, donc une âme intellectuelle. Dans cette conception, de la plante à l'animal et à l'homme, il y a la fois continuité et hiérarchie : tous appartiennent au même ensemble, mais il est pyramidal. De plus, l'homme appartient aux espèces grégaires et se donne une organisation sociale, c'est pourquoi il est un « animal politique ». Plutarque³, autre continuiste, inverse même ponctuellement la supériorité et conclut que, sur le plan de la fidélité, de la tempérance ou encore de l'amour pour leur progéniture, les animaux sont au-dessus de l'homme. Mais, à la même époque, les stoïciens défendent une tout autre perspective,

1. Hodt, Jean-Loup, *Histoire de la zoologie*, Paris : Ellipses, 2007.

2. *Genèse* 1:26-31.

3. « Que les bêtes brutes usent de raison », *Œuvres morales*.

elle aussi dualiste. Ils affirment que les hommes sont dirigés par la raison alors que les animaux le sont par leurs instincts. À leurs yeux, s'il est doué d'une âme, capable de sensations, l'animal n'appartient pas à la même catégorie que l'homme.

Durant ces siècles d'affrontement intellectuel entre dualistes et gradualistes (ou continuistes) les connaissances scientifiques progressent. Dès le Moyen Âge, les classifications s'affinent, d'autant plus que toutes les cours royales abritent les premières ménageries. Ainsi, le premier éléphant arrive en France, offert à Charlemagne par le calife d'Iran, Haroun El Rachid. Bien plus tard, dans ses *Essais*, Montaigne signale avoir observé une panthère dans un palais italien. Au-delà de cette simple anecdote, il remet en cause la prétendue supériorité de l'homme sur les animaux pour, au contraire, souligner la profonde parenté entre les deux règnes. Il soutient la thèse que les animaux manifestent une certaine capacité à apprendre, raisonner et même discourir en s'appuyant sur des observations : l'araignée tisse sa toile, le merle siffle avec aisance. Dans le même esprit, au ^{xvii}^e siècle, La Fontaine se prononce pour l'intelligence animale dans « Le Discours à M^{me} de la Sablière ». Mais ces auteurs qu'on peut qualifier de continuistes constituent une minorité. En effet, jusqu'à la fin du ^{xvii}^e siècle domine la théorie des « animaux-machines » développée par Descartes. Selon lui, les animaux « n'ont pas d'âme, pas de langage et pas d'intelligence ; s'ils agissent, c'est par instinct¹. » Pour autant, le philosophe reconnaît que l'animal est vivant, éprouve des sentiments et qu'il possède un corps. Incapables de penser, les animaux ne peuvent suivre que leurs pulsions naturelles, mais jamais apprendre : si on apprend à une pie à dire bonjour, il ne s'agit que d'un semblant de parole qui n'obéit qu'à l'espoir de recevoir une friandise en récompense. L'homme, à l'inverse, est essentiellement une conscience, distincte du corps, il est une sorte de substance pensante. Le mathématicien Gassendi lui répond et prouve l'existence de l'esprit des bêtes en défendant le syllogisme suivant : une chose qui pense est une chose qui sent, la bête est une chose qui sent donc la bête est une chose qui pense.

À l'époque des Lumières, les définitions de l'animal et de l'homme évoluent. Condillac, par exemple, défend l'idée que les animaux ressentent et pensent. Mais il ne leur accorde pas de capacité de réflexion, la réservant à l'homme. La perspective dualiste perdure. Emmanuel Kant² fait de la moralité le critère de la différence radicale entre l'homme et l'animal et statue sur l'incapacité des animaux à opérer des choix rationnels et moraux contrairement à l'homme. Même le progressiste Rousseau conclut à la supériorité de l'homme sur l'animal. Selon lui, l'homme est un « animal perfectible³ » : en s'éloignant de son état primitif, il peut se socialiser. À l'inverse, l'animal n'obéit qu'à

1. Lettre au Marquis de Newcastle du 23 novembre 1646, dans la cinquième partie du *Discours de la méthode* ou encore dans la Lettre à Morus du 5 février 1649.

2. *Critique de la raison pratique*.

3. *Discours sur l'Origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.

son seul instinct et n'est pas capable de progrès dans son comportement ou son rapport à ses congénères.

POUR APPROFONDIR

- La Fontaine, *Fables*
- Buffon, *Histoire naturelle des animaux*, « Discours sur la nature des animaux »
- Étienne Bonnot de Condillac, *Traité des animaux*
- Montaigne, *Essais*, livre II, « L'Apologie de Raymond Sebond »
- Voltaire, article « Bêtes », *Dictionnaire philosophique*
- France Culture, « Le Musée d'histoire naturelle de New York : temple mondial du diorama »
- Exposition virtuelle, « *Sublimes animaux* »

À la fin du XVIII^e siècle, la gigantesque *Histoire naturelle générale et particulière* de Buffon qui paraît entre 1749 et 1804 représente la somme des connaissances zoologiques du moment, même si les insectes y sont négligés. Cette première classification est l'héritage des deux millénaires qui précèdent car la notion d'évolution des espèces n'existe pas encore. Elle propose de désigner avec précision toutes les espèces animales (et végétales) grâce à une combinaison de deux noms latins : le premier désigne le genre et le second l'espèce à laquelle appartient l'animal. Chaque binôme se constitue en taxon. Le naturaliste suédois Carl von Linné recense 4236 espèces animales quand nous en connaissons aujourd'hui des millions et que ce nombre croît toujours. Durant des siècles, la connaissance de l'animal progresse, sa taxinomie s'affine, se structure et se rationalise ; elle s'internationalise même. Mais, à de rares exceptions près, les intellectuels restent convaincus et persuadés que deux règnes distincts cohabitent sur cette planète et que la domination de l'homme sur les animaux est justifiée par sa supériorité intellectuelle et langagière. Les savoirs scientifiques sont toujours placés au service de convictions philosophiques. Ils sont autant théorie que découverte.

II.2. Le tournant évolutionniste

Avec l'élaboration de la théorie de l'évolution, qui prouve que l'homme descend du singe et qu'il est un animal, toute la nomenclature est modifiée. Celle-ci n'est pas uniquement théorisée dans les travaux de l'anglais Darwin, mais s'élabore d'abord avec les recherches du naturaliste français Geoffroy de Saint Hilaire. Dès 1798, il montre l'origine reptilienne de certains mammifères. Le terme « évolution » se limite alors à la transformation des espèces en d'autres espèces au cours du temps : les organes apparaissent et disparaissent en fonction des lignées. Le naturaliste Lamarck publie en 1809 *La Philosophie zoologique* dans laquelle il pose les bases de ce qui deviendra la théorie évolutionniste : la transformation des animaux, et tout particulièrement celles de leurs organes, s'explique par l'influence du milieu, du mode de vie (dont

le régime alimentaire et les habitudes). Chaque modification est définitivement et héréditairement acquise.

L'année de la parution de cet essai est également celle de la naissance de Darwin. Cinquante ans plus tard, celui-ci fait paraître *L'Origine des Espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la survie* : l'évolution des espèces s'explique par un mécanisme de changement aléatoires graduels d'une génération à l'autre, transmis par l'hérédité et orientés par la sélection naturelle. « J'ai donné à ce principe, en vertu duquel une variation, si insignifiante qu'elle soit, se conserve et se perpétue, si elle est utile, le nom de sélection naturelle¹. » Au début du XIX^e siècle, Jean-Baptiste de Lamarck avait déjà émis l'hypothèse d'une évolution des espèces : selon son « transformisme » les animaux et les végétaux n'ont pas toujours eu leur forme actuelle, ils se sont modifiés au fil du temps. Mais Lamarck voyait encore une finalité dans ce processus. D'après lui, c'est parce que la girafe a cherché à étirer son cou, génération après génération, qu'elle a développé un organe aussi élancé ; alors que pour Darwin, c'est parce que le trait « longueur du cou » a été sélectionné, parmi d'autres variations possibles, que la tête de la girafe a pu atteindre la cime des arbres.

Malgré les bouleversements épistémologiques induits par la thèse de Darwin, la conviction de la supériorité de l'homme sur l'animal demeure en cette fin de XIX^e siècle. Pourtant, les sensibilités évoluent. Toute la période « voit l'avènement des animaux de compagnie dans les sphères bourgeoises urbaines (chiens, chat, oiseaux, poissons)². » L'animal de compagnie possède un nom, vit dans la maison et n'est jamais mangé³ : « le chien devient un élément clé du modèle familial bourgeois » tandis qu'apparaissent également des « lieux de distraction et de loisirs comme les zoos⁴ ». De même, l'on remarque une « hausse des seuils de sensibilité à la violence » qui coïncide avec la fondation en France de la SPA en 1845⁵.

L'historien Éric Baratay synthétise bien la finalité biaisée de la zoologie durant des siècles : il s'agit autant de connaître les animaux que de célébrer le propre de l'homme. « Les envisager a souvent servi à mesurer la différence entre eux et nous et à définir les attributs réservés à l'animal aux dépens de ceux qu'on voulait réserver à l'humain. Les animaux n'ont pas été pensés pour ce qu'ils sont ou pourraient être. Leurs spécificités ont été niées au profit d'une analyse leur donnant peu. [...] l'animalité n'a pas été une réalité, mais une catégorie, une condition accordée qui a abondamment servi à dessiner l'humanité, toujours par comparaison, souvent par antithèse⁶. » Il faut donc

1. Charles Darwin, *L'Origine des espèces*, Paris, Librairie C. Reinwald, Schleicher Frères éditeur, 1906.

2. Quentin Deluermoz et François Jarrige, « Introduction. Écrire l'histoire avec les animaux », 2017.

3. Émilie Dardenne, *Introduction aux études animales*, Paris, PUF, 2020.

4. Quentin Deluermoz et François Jarrige, « Introduction. Écrire l'histoire avec les animaux », 2017.

5. Émilie Dardenne, *ibid.*

6. Éric Baratay (dir), *Les Animaux dans l'histoire*, Paris, Tallandier/L'Histoire, 2023.

attendre l'émergence et l'émancipation des disciplines-filles et transversales de la zoologie pour que se déploie la véritable connaissance du monde animal.

II.3. L'avènement de l'éthologie et de « l'animal-sujet¹ »

Connaître l'animal franchit un bond extraordinaire avec l'éthologie. Son père, l'entomologiste Jean-Henri Fabre, consacre sa vie à étudier les mœurs des insectes, essentiellement dans son jardin personnel du Midi de la France. Les bases formelles de l'éthologie moderne sont posées à partir des années 1940 par les travaux des Autrichiens Karl von Frish, Nikolaas Tinbergen et Konrad Lorenz, qui reçoivent le prix Nobel de médecine en 1973. En étudiant les comportements communs à une espèce, indépendants de l'apprentissage par imitation entre congénères de la même espèce, ils sont parvenus à révolutionner une grande partie des connaissances acquises sur les animaux ainsi qu'à rapprocher considérablement ceux que les théories dualistes avaient jusqu'alors séparés. Lorenz prouve que certains comportements sont inscrits dans le génome des animaux : ils sont instinctifs. Mais cette dimension ne saurait résumer tout le comportement animal. En effet, à cet instinct s'ajoutent des mécanismes d'apprentissage : les animaux parviennent à adapter leurs réactions. Si leur inné est puissant, les animaux sont aussi capables d'acquérir : des compétences, des savoirs, des comportements. Ces deux dimensions coexistent dans ce qu'il convient de nommer leur psychisme. On le voit, le rapprochement entre l'homme et l'animal est ici remarquable.

Mais le plus remarquable tient sans doute à ce que les scientifiques réussissent à prouver ce que bien des maîtres de chiens savent depuis toujours : les animaux sont dotés d'une conscience, d'une mémoire, de capacités d'apprentissage, bref d'une personnalité singulière. Des études commencent à ébranler les certitudes d'une supériorité humaine. « On s'est aperçu que l'animal, considéré comme une machine et censé fonctionner par *stimulus*-réponse, ne fonctionnait pas tout à fait comme ça² ». On observe qu'il répond aussi à des situations selon la manière dont il les perçoit, qu'il prend des décisions en fonction de son environnement et de son vécu antérieur. Un individu conscient de la situation dans laquelle il se trouve, capable de s'adapter aux circonstances et de se concevoir dans le temps et d'interagir avec son environnement : tel est l'animal. De nombreuses expériences montreront que les animaux, même très éloignés biologiquement de l'homme, sont capables de ruser, de se projeter dans l'avenir, d'utiliser des outils, de nommer des objets, de compter,

1. <https://lejournal.cnrs.fr/articles/de-lanimal-machine-a-lanimal-sujet>.

2. Pierre Le Neindre, *La Conscience des animaux*, éditions Quae, octobre 2018.

de se souvenir, de se donner des noms¹ et même... de rire². Toutes ces expériences ont été corroborées par les neurosciences et les découvertes récentes qui montrent que le cerveau des vertébrés, poissons compris, est très proche du nôtre. On prend donc la mesure que les champs de l'émotion, du langage, des sentiments et de la conscience sont aussi ceux du monde animal. Partant, les théories dualistes, qui ont pourtant si longtemps structuré et les connaissances et la vision du monde des hommes, s'effondrent. L'éthologie a tout bouleversé, révolutionné serait le mot.

POUR APPROFONDIR

- John Haines, *Les étoiles, la neige, le feu*
- Joseph Kessel, *Le Lion*
- Jack London, *Croc-blanc*
- Bernard Werber, *Les Fourmis*
- Vinciane Despret, *Que diraient les animaux si on leur posait les bonnes questions ?*
- Jane Goodall, *Ma vie avec les chimpanzés*
- Konrad Lorenz, *Trois essais sur le comportement animal et humain*
- Charles Stépanoff, *Attachements*
- Jacques Vauclair, *L'Intelligence de l'animal*

Non seulement l'homme a des origines communes avec les grands singes, mais de nombreux animaux sont doués d'une vie intérieure, peuvent apprendre et transmettre, former des cultures, développer des talents individuels. Le propre de l'homme n'est plus une évidence. Les animaux se rapprochent et notre paradigme doit renoncer à sa tradition anthropocentrique. Si l'homme n'est plus le centre de la nature, comment envisager alors son rapport aux autres vivants ? Comment envisager alors les manières de le comprendre ?

III. Comprendre l'animal, cette « personne non humaine »

Le philosophe Dominique Lestel, spécialiste des intoxications conjointes de l'humain et du non humain, explique que « nous avons tellement été dressés à penser l'animalité en termes de collectifs identifiés (les girafes, les lions, les crocodiles...) que la différenciation individuelle de l'animal et le statut particulier de certains au sein des collectifs (espèces, colonies, groupes, etc.) restent virtuellement impensés³. » Or, si l'on

1. 12 mai 2006 dans la revue américaine *Proceedings of the National Academy of Science*, Laela Sayigh.
 2. Le neuroscientifique estonien Jaak Panksepp l'a démontré. Les rats jouent entre eux en passant leur temps à rire, mais on ne les entend que dans les ultrasons.
 3. Despret, Vinciane, *Les Origines animales de la culture*, éd. Flammarion, Paris, 2001.

veut que nos rapports avec les animaux ne soient pas marqués par l'obscurantisme intellectuel mais tiennent compte des dernières avancées de la science, il faut entrer dans ce qu'on nomme la « théorie synthétique de l'évolution ». Et ainsi, en croisant les avancées récentes des paléanthropologues, des primatologues, des zoologues, des éthologues et des généticiens, en finir définitivement avec les notions d'unicité et de prééminence de l'espèce humaine. Selon la célèbre formule d'Elisabeth de Fontenay : « L'homme déroge » et il est temps de mettre fin à l'arrogance deux fois millénaires des hommes occidentaux.

III.1. Vers une « zoinclusivité » ?

Entrer dans une nouvelle anthropologie à la fois non dualiste, car elle ne sépare pas en deux catégories distinctes – humains et non humains – et non anthropocentrée, est la proposition de Philippe Descola, Irving Hallowell, et Bruno Latour à partir du début des années 2000. Avec d'autres, ils défendent un « tournant ontologique en anthropologie » qui consiste à remettre en cause les fondements mêmes de la conception séparatiste des liens homme-nature. Des enquêtes de terrain menées sur tous les continents montrent en effet que le dualisme n'a rien d'universel, car dans de nombreuses sociétés, des rapports sociaux tels que la réciprocité et la dette, la souveraineté et la parenté ou les attachements, loin de se cantonner aux humains, incluent des plantes, des animaux, des lieux, des esprits. Dans ces sociétés, il est tout simplement impossible de décrire les collectifs en se limitant aux interactions entre humains. Également nommé « tournant animal », cette nouvelle façon de penser rejoint la conception animiste du monde : toutes les personnes (humaines et non humaines) ont une intériorité, beaucoup parlent ou peuvent parler. Ils partagent tous un même monde, dans lequel ils se rencontrent et échangent.

Déjà, il y a 20 ans, le philosophe Jacques Dérída exposait que réfléchir à l'animal, c'est aussi se questionner sur ce que cela révèle de nous-mêmes et il inversait la question : l'important n'est pas « Que sont les animaux ? » mais « Qui sommes-nous face à eux ? ». Ce renversement de perspective annonçait ce que la philosophe Corine Pelluchon appelle à présent de ses vœux, à savoir « une éthique de la considération » que d'autres nomment, plus largement, la « zoinclusivité¹ ». Celle-ci désigne une approche qui cherche des terrains d'entente favorables aux animaux. Elle se veut donc plus ouverte que les stratégies du tout ou rien, comme le véganisme (ce refus d'utiliser, d'acquérir, de porter ou d'ingérer tout produit animal) ou l'antispécisme. Ce dernier courant de pensée considère en effet que l'espèce à laquelle appartient un animal n'est un pas un critère pertinent pour décider de la manière dont il doit être traité, ni de la considération morale qui doit lui être accordée.

1. Émilie Dardenne, *Considérer les animaux. Une approche zoinclusive*. Paris, Presses Universitaires de France, 2023.

Soucieuse d'actions concrètes et de concorde, la zooinclusivité, défendue par Émilie Dardenne, propose donc de dépasser « l'anthropodéni¹ », cette tendance à nier les similitudes entre les humains et les autres animaux sur les plans cognitifs, émotionnels et comportementaux. La zooinclusivité refuse l'anthropocentrisme car il est toujours synonyme de tutelle humaine, de mauvais traitements, de violences. Appliquer cette forme nouvelle de vivre ensemble (homme et animal) suppose d'agir au niveau individuel, par exemple, en adoptant un animal en toute conscience des moyens physiques, mentaux et sociaux ainsi que de la disponibilité que cela suppose. Ou bien encore de refuser la corrida, la chasse et la pêche ainsi que toute forme de langage misothère². En effet, traiter quelqu'un de « triple buse » ou de « gros porc » peut se lire comme une forme d'anthropocentrisme. Enfin, la zooinclusivité appelle à agir aux niveaux des politiques publiques : taxation de la viande, interdiction des nouveaux abattoirs, etc.

POUR APPROFONDIR

- Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*
- Dominique Lestel, *Les Origines animales de la culture*
- Baptiste Morizot, *Sur la Piste animale*
- Corinne Pelluchon, *Manifeste animaliste : politiser la cause animale*
- Jonathan Safran Foer, *Faut-il manger les animaux ?*

Les artistes, par l'intelligence qui les caractérise, ont souvent l'intuition des faits et des concepts avant même que ceux-ci ne soient formalisés. Et nombre d'entre eux ont vu dans les animaux, non seulement des égaux, mais encore des pairs en sensibilités. Souvent pour une raison factuelle : les animaux de compagnie sont de parfaites présences des longs moments de création, à la table d'écriture ou devant un chevalet. Artistes et animaux d'intérieur passent ainsi de longues heures ensemble et cette familiarité inspire les auteurs. On peut penser aux chats qui entouraient Colette : à sa femelle angora, Kiki-la-Doucette, qui devint personnage de fiction dans *Dialogues de bêtes* et la chartreuse Saha qui inspira le roman *La Chatte*. On peut penser à Paul Léautaud qui eut trois cents chats et cent cinquante chiens « mais pas en même temps » précisait-il, amusé. On peut encore penser à Romain Gary, à qui son berger allemand, Batka, inspira *Chien blanc*. On pourrait également ajouter Georges Perec, Antoine Blondin, Françoise Sagan, ou encore Patrick Modiano à la liste des écrivains amoureux des animaux.

1. Waal, Frans de, et Dutheil de La Rochère Cécile. *La dernière étreinte : le monde fabuleux des émotions animales et ce qu'il révèle de nous*. Paris : les Liens qui libèrent, 2018.

2. Misothère signifie « qui exprime haine ou mépris envers les animaux non humains ».

Parmi les peintres, l'intérêt porté aux bêtes donne même lieu à un genre particulier, celui de la peinture animalière. En 1830, Charles Jacque surnommé « Le Raphaël des moutons », célèbre peintre de l'école de Barbizon, s'était également consacré aux volailles et aux cochons. Fondateur de la Société des peintres animaliers à l'origine de nombreuses manifestations, il sera rejoint, entre autres, par Rosa Bonheur et Raymond Brascassat, « Le peintre des vaches ». Alors que les premiers salons rencontrent un grand succès public, les journaux de l'époque écrivent : « Là leurs œuvres trouvent un public spécial pour les apprécier, et les visiteurs qu'intéressent particulièrement les sujets qu'elles représentent n'ont pas à les chercher laborieusement dans le chaos de peinture historique, de portraits, de tableaux de genre, de bustes et de groupes divers¹ ».

POUR APPROFONDIR

- Rosa Bonheur, *Charrette attelée de vaches et bouvier, en Auvergne*
- Pierre Bonnard, *Le chat blanc*
- Pierre Bonnard, *Les chats*
- Bruno Liljefors, *Chardonnerets*
- Bruno Liljefors, *Chiens de chasse et renard*
- Bruno Liljefors, *Famille de renards*

Au-delà du plaisir à évoquer, représenter, peindre ou mettre en scène les personnes non humaines, on peut identifier en Francis Ponge sans doute un des poètes qui a su le plus les magnifier en adoptant un véritable « parti pris de l'animal² ». Reprenant le principe des fables, qu'il condense à l'extrême, il propose dans ses poèmes consacrés aux animaux à la fois, un récit, une morale et un art poétique. L'animal n'est plus un prétexte mais le texte lui-même. Avec Francis Ponge, on retrouve bien cette volonté de puiser dans l'animal une matière à leçon poétique. Ainsi, plusieurs textes évoquent un animal produisant une sécrétion, comme la bave, une coquille, une perle, lesquelles renvoient constamment à l'écriture. Le meilleur exemple serait « L'escargot », véritable fable décrivant le gastéropode laissant, tout comme l'écrivain, une trace qui hélas est périssable. Le « Pélican » de Musset ou le fort célèbre « Albatros » de Baudelaire mettaient en abyme la figure du poète, « L'escargot » de Ponge met en abyme le travail de création littéraire lui-même.

1. Revu *La chasse illustrée*, n° 25, juin 1891.

2. Lavorel, Guy. « Les infinis pouvoirs de l'animal dans la nouvelle fable du xx^e siècle ». *L'animal : une source d'inspiration dans les arts*, édité par Sandra Costa et Claire Maître, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2018.

POUR APPROFONDIR

- Charles Baudelaire, « Le chat I », *Les Fleurs du Mal*
- Charles Baudelaire, « Le chat II », *Les Fleurs du Mal*
- Charles Baudelaire, « Les chats », *Les Fleurs du Mal*
- Paul Éluard, *Les Animaux et leurs hommes, les hommes et leurs animaux*
- Francis Ponge « La crevette », *Le Parti pris des choses*
- Francis Ponge « Escargots », *Le Parti pris des choses*
- Francis Ponge « Faune et flore », *Le Parti pris des choses*
- Francis Ponge « Le mollusque », *Le Parti pris des choses*
- Francis Ponge « Notes pour un coquillage », *Le Parti pris des choses*
- Francis Ponge « Le papillon », *Le Parti pris des choses*
- Jacques Roubaud, *Les Animaux de tout le monde*

Près de vingt-cinq siècles séparent la distinction entre les animaux « avec sang » et « sans sang » que posait Aristote et les dernières découvertes des spécialistes du monde animal. Mais, alors que ces savoirs savants invitent l'humain à en finir avec deux millénaires anthropocentriques, séparatistes et suprémacistes, celui-ci semble buter sur ce que *comprendre l'animal* implique

III.2. Une cohabitation en construction : personne humaine, personne non humaine, « animal-matière » et « éprouvette poilue »

Sans renouer avec une vision erronée du monde, les tout récents travaux de l'anthropologue Charles Stépanoff identifient néanmoins des caractéristiques propres à la personne humaine qu'on ne retrouve pas chez la personne non-humaine. Celles-ci n'autorisent aucune idée de supériorité, ne s'opposent en rien à la zoonclusivité et excluent toute forme de maltraitance. Un nouveau « propre de l'homme » doit donc être pris en compte.

Dans *Attachements*, essai paru en 2024, cet universitaire isole trois grands traits pertinents de la comparaison entre les mœurs des grands singes et ceux des humains : le partage de la nourriture, l'éducation coopérative des petits et l'empathie trans-espèces. À part chez la personne humaine, le partage est résiduel : les chimpanzés mâles n'offrent que très rarement leur nourriture à leurs descendants notamment. On constate le contraire dans toutes les sociétés humaines : les ressources sont mises en commun, y compris dans un cercle plus large que celui de la famille comme le voisinage. Le deuxième trait tient à la parentalité. L'anthropologue Sarah Blaffer Hrdy a prouvé que les humains ont évolué pour vivre selon un mode d'organisation coopératif : ils ont besoin d'alloparents (avec ou sans lien génétique avec la progéniture, depuis les grands-parents jusqu'aux nounous, en passant par les tantes et infirmières)

pour élever leur enfant. Chez les chimpanzés, la mère ne recherche aucune assistance, et lorsqu'elle se présente, la rejette avec agressivité. Ces deux premiers traits attestent l'existence de caractéristiques propres à l'homme. Si pendant des siècles, on s'est appuyé sur ce que l'on pensait à tort être des traits proprement humains pour favoriser l'homme au détriment des animaux, nulle velléité similaire dans les travaux de Stépanoff ; et pour cause... Le troisième élément qui distingue la personne humaine de la personne non humaine tient à l'empathie trans-espèces. Ce qui différencie l'homme de l'animal, c'est que l'homme est programmé pour se mettre à la place des animaux autres que lui-même, d'en prendre soin et de les protéger. Cette empathie-là ne se retrouve chez l'animal que, si et seulement si, il y trouve un intérêt : les crocodiles peuvent se mettre quelques minutes à la place des oiseaux, à condition que ceux-ci leur nettoient les dents. Leur empathie trans-espèces, quand elle existe, n'est qu'utilitaire. Pour prouver cela, il a étudié de nombreuses sociétés de chasseurs-cueilleurs, d'horticulteurs ou de pasteurs nomades partout dans le monde.

Or, dans le monde occidental en particulier, force est de constater que l'empathie trans-espèces est restreinte aux seuls animaux de compagnie. Eux exceptés, nous restons marqués par la prédation humaine et « nos proies grandissent sous nos soins¹ », selon le principe de l'élevage industriel ou artisanal. Rien qu'en France, on tue chaque année un milliard de volailles, 4 millions de lapins, 2,5 millions de porcins, 700 000 ovins. De nombreux reportages et documentaires attestent les conditions d'élevage et d'abattage d'une violence inouïe que le terme « animal-matière » résume mieux que la multiplication de sordides précisions sur les conditions de vie et de mort qui leur sont réservées. La bestialité n'est pas ici le fait des animaux mais, en l'occurrence, celle de nombreux hommes, liés à l'industrie agroalimentaire notamment.

Pourtant la loi évolue. En 2016, la notion d'animal « être sensible », déjà dans le Code rural depuis 1976, apparaît dans le Code civil. En mai 2017, une expertise collective INRA et EFSA portant sur « La conscience animale » est publiée. Un mois plus tard, l'Union européenne lance une plateforme sur le bien-être animal. La Commission européenne travaille, depuis 2023, à l'établissement d'une feuille de route vers la sortie progressive des tests sur animaux pour l'évaluation des risques chimiques. Or, près de 2 millions d'expérimentations animales ont été menées à des fins scientifiques en France, en 2024. Si depuis 2010, l'expérimentation animale doit être employée en dernier ressort ; en pratique, on évoque le chiffre de 10 millions de tests annuels pratiqués sur les animaux en Europe. Le changement de paradigme est lent à mettre en place dans la recherche biomédicale et l'industrie agroalimentaire. Malgré les tribunes² et appels à prise de conscience, malgré les campagnes de sensibilisation

1. Stépanoff, Charles. *Attachements : enquête sur nos liens au-delà de l'humain*. Paris : la Découverte, 2024.

2. https://www.lemonde.fr/sciences/article/2024/11/19/l-experimentation-animale-souleve-des-questions-ethiques-et-scientifiques_6402403_1650684.html.

et le label *Cruelty Free*, l'expérimentation animale demeure encore la norme. Ainsi, au cours de son existence, chaque Français « utilisera » 2.6 animaux pour des tests médicaux et 1298 animaux, en moyenne, pour se nourrir¹.

POUR APPROFONDIR

- Jean-Baptiste Del Amo, *Règne animal*
- Émile Zola, *La Terre*
- Cyril Dion, *Animal*
- Georges Franju, *Le sang des bêtes*
- Catherine Rémy, « Une mise à mort industrielle "humaine" ? L'abattoir ou l'impossible objectivation des animaux »
- France Culture, « L'animal est l'avenir de l'homme » ; épisode 5 « l'animal saisi par le droit »

Conclusion

La catastrophe écologique en cours est probablement ce qui conduit l'homme à davantage de sensibilité au monde animal. Cette prise de conscience de l'unicité des deux règnes se traduit par un changement de vision du monde dont l'apparition de dénominations nouvelles (personne humaine et personne non humaine) est la trace la plus saillante. Dans les faits, beaucoup de progrès restent à accomplir pour traiter l'animal comme notre égal. C'est au moment où il disparaît que nous prenons la mesure de son importance, de sa complexité et de son caractère indispensable à notre survie. En effet, la sixième extinction de masse rime avec notre entrée dans l'ère de l'Anthropocène, cette époque géologique caractérisée par l'avènement des hommes comme principale force de changement sur Terre, surpassant les forces géophysiques. Mais parce que les désordres planétaires induits sont considérables et effrayants, tout incite chacun d'entre nous à assumer sa part de responsabilité en reconsidérant, en profondeur, sa manière d'être vivant².

Hélène Bieber

1. <https://www.gircor.fr/le-nombre-danimaux-impliques-pour-la-recherche-et-lalimentation-durant-la-vie-dune-francaisee/>
 2. Référence à l'essai de Morizot, Baptiste, et Damasio Alain. *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*. Arles : Actes Sud, 2020.

MÉTHODOLOGIE



1. Définition de l'épreuve, textes officiels

1.1. Objectifs

L'objectif visé est de certifier l'acquisition de compétences de lecture et d'expression qui permettent au candidat de communiquer avec efficacité dans la vie courante et dans la vie professionnelle et d'adopter une posture critique, propice à la nuance et à la réflexion, face aux textes et aux discours.

L'évaluation sert donc à vérifier les capacités du candidat à :

- 1. comprendre, interpréter et apprécier des textes de nature variée ;
- 2. tisser des liens entre des connaissances acquises en cours de formation et un texte nouveau ;
- 3. rendre compte d'une culture acquise en cours de formation ;
- 4. raisonner, argumenter, faire part d'une opinion nuancée ;
- 5. formuler ses idées avec clarté et précision.

1.2. Formes de l'évaluation écrite, durée : 3 heures

On propose deux à trois documents de nature différente (textes littéraires, textes non littéraires, documents iconographiques, tableaux statistiques, etc.) choisis en référence au thème inscrit au programme de la deuxième année de STS. Chacun d'eux est daté et situé dans son contexte.

L'épreuve comporte 2 parties, d'égale importance :

- première partie : questions portant sur le corpus de textes et documents (partie notée sur 10). Le candidat répond de manière nuancée et argumentée à des questions (entre deux et quatre), confrontant les documents et invitant à les interpréter ;
- deuxième partie : essai (partie notée sur 10 points). Deux sujets d'essai sont proposés aux candidats. Ces sujets sont en rapport avec le thème inscrit au programme de la deuxième année de STS. Les candidats choisissent l'un des deux et le traitent de manière argumentée et nuancée, en s'appuyant notamment sur leurs connaissances personnelles, sur le corpus proposé dans le sujet ainsi que sur les lectures effectuées et les contenus d'enseignement découverts en cours de « culture générale et expression ».

1.3. Les attentes de l'épreuve

L'arrêté du 13 juillet 2023 (JO du 2 août 2023) « relatif aux objectifs et contenus de l'enseignement de culture générale et expression, aux compétences travaillées et à

la définition de l'épreuve de culture générale et expression du brevet de technicien supérieur », expose, dans son annexe III, les compétences dont la maîtrise constitue l'un des objectifs de l'enseignement de la CGE dans les sections de techniciens supérieurs.

- 1. Argumenter à l'écrit et à l'oral.
- 2. Recourir efficacement aux écrits de travail : capacité à ressaisir rapidement à l'écrit l'essentiel d'un discours entendu ou d'un texte lu.
- 3. Comprendre et interpréter un texte : lecture et construction du sens.
- 4. Tisser des liens entre des textes : capacité à l'analyse.
- 5. Développer une réflexion sur la langue pour améliorer et réviser ses productions écrites et orales : la langue constitue une richesse et sa maîtrise est un atout professionnel et un facteur d'épanouissement personnel et d'insertion professionnelle et
- 6. Mobiliser de manière personnelle une culture commune : capacité à convoquer des références pour enrichir leur réflexion personnelle.

1.4. L'évaluation

Selon la note de service de l'IGESR du 4 décembre 2024.

PREMIÈRE PARTIE : QUESTIONS SUR LE CORPUS (10 POINTS)

Questions – Cette grille est un point d'appui à la correction de chacune des questions.					
Compétences		Palier 1	Palier 2	Palier 3	Palier 4
COMPRÉHENSION	Aptitude à comprendre la question et les documents	Le texte produit ne répond pas à la question posée et/ou les documents ne sont pas compris.	Le texte produit ne répond que partiellement à la question posée et/ou les documents ne sont que partiellement compris.	Le texte produit répond à la question posée et les documents sont correctement compris.	Le texte produit répond à la question posée avec finesse et les documents sont très bien compris.
	Aptitude à confronter les documents	Les documents ne sont pas confrontés.	Les documents sont confrontés de façon succincte.	Les documents sont bien confrontés.	Les documents sont finement confrontés.
	Aptitude à reformuler les idées	La réponse se réduit à un catalogue de citations et / ou recopie les textes.	Les idées sont partiellement reformulées.	Les idées sont correctement reformulées et / ou les citations sont assez bien commentées.	Les idées sont reformulées avec pertinence et / ou les citations sont efficacement exploitées.
INTERPRÉTATION	Aptitude à construire une interprétation argumentée et nuancée	L'interprétation n'est ni argumentée ni nuancée.	L'interprétation est peu argumentée et peu nuancée.	L'interprétation est argumentée et nuancée.	L'interprétation est finement argumentée et nuancée.
	Aptitude à construire une interprétation cohérente	Le propos enchaîne des idées de façon juxtaposée et peu cohérente.	Le propos développe une interprétation peu cohérente.	Le propos développe une interprétation cohérente.	Le propos développe une interprétation cohérente et progressive.
EXPRESSION	Aptitude à utiliser une langue claire et adaptée	Le texte est écrit dans une langue peu intelligible et/ou au niveau de langue inadapté.	Le texte est écrit dans une langue parfois incorrecte et/ou inadaptée.	Le texte est écrit dans une langue globalement correcte et adaptée.	Le texte est écrit dans une langue riche et soignée.
	Aptitude à respecter les normes orthographiques et syntaxiques	La réponse dans son ensemble ne respecte pas les normes orthographiques et syntaxiques.	La réponse respecte trop peu les normes orthographiques et syntaxiques.	La réponse respecte globalement les normes orthographiques et syntaxiques.	La réponse respecte les normes orthographiques et syntaxiques. Il peut comporter quelques étourderies graphiques.

Le palier 3 correspond au niveau attendu d'un candidat de BTS

On valorise :

- La copie qui s'efforce de définir les mots clés de la question.

DEUXIÈME PARTIE : ESSAI (10 POINTS)

Essai					
Compétences		Palier 1	Palier 2	Palier 3	Palier 4
COMPRÉHENSION	Aptitude à comprendre un sujet d'essai et à y répondre	Le texte produit répond de manière lacunaire et allusive au sujet.	Le texte produit répond partiellement au sujet.	Le texte produit répond au sujet.	Le texte produit répond au sujet de manière fine.
	Aptitude à produire une réflexion personnelle et nuancée	La réflexion est esquissée sans aboutir.	La réflexion est aboutie mais ne fait pas part d'une opinion.	La réflexion est aboutie et fait part d'une opinion nuancée.	La réflexion est approfondie et fine. Le candidat se démarque.
RÉFLEXION PERSONNELLE ARGUMENTÉE	Aptitude à produire une réflexion fondée sur une cohérence interne	La réflexion ne progresse pas de façon cohérente. La progression est confuse, voire contradictoire.	La réflexion progresse de manière cohérente.	La réflexion s'appuie sur une progression cohérente et bien maîtrisée.	La cohérence interne de la réflexion permet de progresser avec subtilité vers l'objectif.
	Aptitude à mobiliser de manière personnelle le corpus ainsi qu'une culture générale	Les références sont maladroites, imprécises, mal comprises ou trop peu nombreuses.	Des références sont mobilisées sur le thème au programme, mais sont issues uniquement du corpus ou ne font aucune référence au corpus.	Les références sont variées et maîtrisées, globalement exploitées. Elles sont issues aussi bien du corpus que des connaissances acquises sur le thème au programme.	Les références sont variées, pertinentes et finement exploitées.
EXPRESSION	Aptitude à utiliser une langue claire et adaptée	Le texte est écrit dans une langue incorrecte et/ou au niveau de langue inadapté.	Le texte est écrit dans une langue parfois incorrecte et/ou inadaptée.	Le texte est écrit dans une langue globalement correcte et adaptée.	Le texte est écrit dans une langue riche et soignée.
	Aptitude à respecter les normes orthographiques et syntaxiques	Le texte dans son ensemble ne respecte pas les normes orthographiques et syntaxiques.	Le texte respecte trop peu les normes orthographiques et syntaxiques.	Le texte respecte globalement les normes orthographiques et syntaxiques.	Le texte respecte les normes orthographiques et syntaxiques. Il peut comporter quelques étourderies graphiques.
	Barème indicatif	1 à 2	2,5 à 4,5	5 à 7,5	8 à 10

NB : Le barème propose des points de repère ; les copies présentant des niveaux disparates selon les compétences envisagées appellent une évaluation adaptée. Ainsi chaque copie peut tendre vers un profil

(majorité d'items dans une colonne) ; sa note sera ajustée selon l'éventail proposé en fonction des compétences qui seraient plus ou moins bien maîtrisées.

Aptitude à comprendre un sujet d'essai et à y répondre

On évaluera la capacité du candidat à :

- Identifier les enjeux du sujet ;
- Formuler une réponse pertinente témoignant de la compréhension du sujet.

Aptitude à produire une réflexion de façon cohérente et nuancée

On évaluera la capacité du candidat à :

- Étayer son cheminement intellectuel en s'appuyant sur des arguments construits ;
- Nuancer sa réflexion.

Aptitude à mobiliser de manière personnelle le corpus ainsi qu'une culture générale

On évaluera la capacité du candidat à :

- Utiliser de manière judicieuse le corpus pour orienter la réflexion ;
- Convoquer des références culturelles pour mobiliser des exemples précis ;
- Étayer son cheminement intellectuel en s'appuyant sur des exemples solides et appropriés.

Aptitude à construire sa réponse au sujet

On évaluera la capacité du candidat à :

- Proposer une réflexion personnelle ;
- Organiser une réflexion cohérente et progressive dans son argumentation, sans contraintes formelles fixes.

Expression

On évaluera la capacité du candidat à :

- Veiller à la cohérence textuelle de son écrit ;
- Utiliser une langue correcte et adaptée (lexique, niveau de langue) ;
- Respecter globalement les normes orthographiques et syntaxiques.

2. Méthodologie

L'épreuve n'est pas difficile, mais même en ayant une bonne compréhension des documents et des capacités de rédaction, il est impossible de réussir sans respecter le format attendu. Un entraînement sérieux vous permettra d'acquérir des réflexes et d'exceller ! Voici comment procéder.

2.1. Travail à faire dans l'année

- Apprendre les deux méthodes (questions et essai) et s'entraîner. Des sujets corrigés d'essai sont proposés en fin d'ouvrage.
- Acquérir des connaissances sur le thème au programme. Pour argumenter dans l'essai, vous devez vous appuyer sur :
 - les documents du corpus ;
 - des références c'est-à-dire des œuvres que vous maîtrisez et que vous pouvez citer ou résumer. Le présent ouvrage vous donne ces connaissances sur des œuvres qui figurent dans le programme publié au Bulletin Officiel. Apprenez par cœur l'auteur, le titre de l'œuvre, et quelques éléments de contenu (citation ou idée précise).

2.2. Le sujet d'examen

Il est composé de deux à trois documents de natures différentes. Vous pouvez vous attendre à :

- un texte plus littéraire (extrait de roman, poème) ;
- un texte argumentatif (essai, article de journal) ;
- un document visuel (peinture, tableau de chiffres).

Les deux à quatre questions, notées sur 10 en tout, sont assorties d'un barème, qui peut vous fournir un indice sur la quantité d'informations à insérer dans la réponse. Pour chaque question, le sujet précise sur quels documents elle porte.

L'essai est noté sur 10. Vous avez le choix entre deux sujets, vous devez préciser lequel vous choisissez de traiter.

2.3. Les étapes pour réussir les questions

Le jour de l'examen, consacrez à cette première partie **1 h 15 à 1 h 30**.

Les questions visent à évaluer :

- **la compréhension précise** du ou des documents ;
- **la capacité à reformuler, résumer, comparer, argumenter ;**
- **l'aptitude à répondre de manière claire, structurée, et parfois développée.**

Les consignes sont explicites : il ne s'agit plus d'une simple restitution d'informations, mais bien d'un travail de lecture active et d'analyse.

1. Avant de rédiger

Avant de répondre à la première question, **lisez l'ensemble des questions posées**. Cela vous permet de :

- savoir quelles informations seront utiles à relever ;
- comprendre comment les questions se font écho ou se suivent logiquement ;
- éviter de répondre par anticipation à la question suivante.

Vous pouvez survoler le corpus de documents pour vous en faire une idée globale, mais vous pouvez aussi en prendre connaissance directement en cherchant les éléments de réponse aux questions. Dans tous les cas, ne vous accordez pas plus de 10 minutes pour parcourir le corpus avant de chercher la réponse à la première question.

Nous vous conseillons de procéder question par question pour la phase de recherche dans les documents, de brouillon et de rédaction. Pour chaque question :

- lisez la question et prenez le temps de bien la comprendre ;
- attention aux formulations : le pluriel « quels liens » invite à trouver plusieurs liens qui seront chacun l'objet d'un paragraphe ; la consigne « analysez » ou « expliquez » n'invite pas seulement à décrire mais à élucider des mécanismes ;
- vous devez répondre exactement à la question posée, de façon précise : il est inutile de développer des aspects qui ne sont pas demandés ;
- allez chercher **dans les documents demandés** les éléments de réponse :
 - surlignez ce qui permet de répondre, cela vous conduit à sélectionner ce que vous citerez, puis reformulez-le dans la marge ou au brouillon ;
 - pensez à utiliser tous les documents demandés dans la question, c'est obligatoire ;
 - décrivez avec méthode le document non textuel (« en haut à droite... », « au premier plan... ») ;
 - prenez le temps de comprendre ce qui est explicite (le texte dit « je ne te hais point » ; l'image montre un homme qui sourit) et ce qui est implicite (la femme qui a toutes les raisons d'en vouloir à l'homme ne parvient pas à le haïr ; l'homme trouve la situation ridicule et s'en moque ouvertement) ;
 - les questions portent sur les documents, vos connaissances peuvent vous servir à les comprendre, mais ne sont pas attendues, gardez-les pour l'essai.

Les éléments de la réponse sont donc à aller chercher dans les documents uniquement ;
- au brouillon, réfléchissez à l'ordre de votre réponse : de l'élément qui vous semble le plus simple et évident à celui que vous trouvez le plus subtil. Lorsque la question vous demande de vous appuyer sur plusieurs documents, essayez de les traiter ensemble dans vos paragraphes en regroupant par thèmes : un texte argumentatif peut donner un argument, tandis qu'un texte littéraire fournit l'exemple associé ; deux documents peuvent exprimer des avis divergents que vous pourrez confronter.

2. Sur votre copie

La première phrase reprend la question et doit montrer que vous l'avez comprise. Expliquez les termes, si nécessaire. Par exemple, la consigne « donnez un titre » n'appelle pas d'explication, mais certaines notions doivent être contextualisées : prenez le temps de les expliquer. La phrase suivante amorce la réponse dans ses grandes lignes.

Après cette première étape, répondez précisément, en organisant votre propos par paragraphes. La réponse est structurée en plusieurs étapes (deux ou trois) que vous avez préparées au brouillon. Il faut qu'elles se voient par des retours à la ligne avec alinéas pour former vos différents paragraphes.

Chaque paragraphe apporte un élément de réponse, que vous devez prouver en vous référant aux documents (vous dites où vous avez trouvé l'idée : vous mentionnez le titre et l'auteur du document), et exploiter (il faut citer et reformuler, ou à défaut expliquer en reformulant).

Donnez l'ensemble des références la première fois que vous mentionnez chaque document. Il faut tout recopier en respectant exactement les indications, en gardant les guillemets qui existent et sans en ajouter. Ce qui est écrit en italique (les titres des œuvres) doit être souligné dans votre copie.

Les questions portent sur les documents. Ne reformulez pas à votre compte, l'examineur doit savoir d'où vient chaque idée. Pour éviter la paraphrase, la réponse mentionne la source de chaque idée en donnant le nom de l'auteur ou le titre du document, et cite le texte entre guillemets (utilisez ce que vous avez surligné) ou décrit l'image.

Chaque citation doit être expliquée, donc vous devez la reformuler, montrer en quoi elle permet de répondre à la question : utilisez ce que vous avez noté dans la marge ou au brouillon en préparant la réponse.

Terminez par un bilan qui reprend en une phrase les éléments de réponse.

3. Les erreurs à éviter

- Cette première partie n'est pas « facile », et l'impression fausse qu'il est possible d'improviser vous conduirait à l'échec. Le jury attend des réponses structurées capables de rendre compte de l'implicite des documents qui doivent être cités et reformulés.
- Pour se référer à un document, il convient de le présenter avec toutes ses références la première fois qu'il est mentionné, puis de le nommer par l'auteur ou le titre. N'écrivez pas « dans le document 2 », car l'auteur n'a pas écrit le « document 2 », il a écrit un texte qui est utilisé dans votre sujet comme deuxième document.
- La réponse en elle-même importe moins que votre capacité à montrer que vous l'avez trouvée et comprise dans les documents. Répondre sans dire où vous avez trouvé les éléments de réponse ne correspond pas aux attentes de l'épreuve. Il serait d'ailleurs malhonnête intellectuellement de reprendre à votre compte des informations sans dire d'où elles viennent : c'est du plagiat.
- Ne faites pas de « montage de citations », entrecoupées de quelques mots. Vous devez expliquer clairement ce que vous citez et montrer comment cela répond à la question.
- Veillez à utiliser tous les documents demandés.

La partie « questions » de l'épreuve de Culture générale et expression en BTS ne se limite pas à une vérification de lecture. Elle vous demande d'**interagir intelligemment**

avec un texte, de **mobiliser vos compétences d'analyse, de formulation et de synthèse**, le tout dans une logique structurée. En travaillant régulièrement, en suivant une méthode rigoureuse et en soignant votre expression, vous mettrez toutes les chances de votre côté pour réussir cette partie et valoriser votre travail le jour de l'épreuve finale.

2.4. Les étapes pour réussir l'essai

Le jour de l'examen, consacrez à cette seconde partie **1 h 30 à 1 h 45**.

L'essai n'est pas une dissertation complète, ni une simple opinion personnelle. Il s'agit d'un **texte argumentatif** qui répond à une **question précise**.

L'objectif est de :

- formuler une **réponse claire et argumentée** à une question ;
- structurer vos idées dans une **organisation logique** (introduction – développement – conclusion) ;
- mobiliser des **exemples pertinents**, issus de votre culture générale, des références acquises durant l'année et des documents du corpus ;
- employer un **style correct, fluide et soutenu**, sans fautes majeures.

2.4.1. Choisir le sujet

Vous avez le choix entre deux sujets. Prenez le temps de les analyser avant de vous lancer, les questions qui semblent très simples à première vue ne sont pas toujours les plus faciles à traiter. Un sujet plus dense offre parfois davantage de prise, et guide plus fermement.

En cas d'hésitation, choisissez le sujet pour lequel vous avez le plus de références. Dans l'essai, vous devez manifester des connaissances, la quantité de références que vous pouvez utiliser pour répondre pertinemment est donc un bon indicateur.

2.4.2. Au brouillon

1. Analysez le sujet (15 minutes)

Prenez le temps d'analyser le sujet, mot à mot, mais aussi dans son sens global. Mot à mot, l'analyse de « l'enseignant dit qu'un troll entre par la fenêtre » peut se résumer à :

- discours indirect ;
- la personne de l'enseignant est issue du monde réel, le troll d'un univers merveilleux ;
- indice de lieu « par la fenêtre ».